

Le triomphe

de Georges BRASSENS

COMME ce caveau de famille dont il est question dans certain « codicile » le théâtre du Capitole ce lundi soir « vulgairement parlant était plein comme un œuf ».

Constatation rassurante, dans cet auditoire impatient et ardent dominaient les jeunes, preuve qu'ils savent fort bien dans le maquis de la chanson où prolifèrent plus d'herbes folles que de fleurs, reconnaître les bons chemins.

Cette foule, venue au rendez-vous de Brassens, n'en fit pas moins bon accueil aux aimables troubadours chargés d'assurer la première partie du programme.

Jean-Pierre Lang, qui a plus d'adresse et de conviction que de personnalité; Martial Carré, qui manie avec habileté l'humour le plus osé; Colette Chevrot, dont les chansons, en plus d'un sens remarquable du rythme, témoignent d'un tempérament certain; Bobby Lapointe, savoureux farfelu qui, refaisant, cinquante ans après, du Dranem sans le savoir, retrouve dans la jonglerie de mots, dans les excès et les imprévus de l'alliégation, une formule de comique « de haute graisse » qui en fait la vedette idéale pour joyeuses réunions estudiantines.

Mais enfin Brassens vint. Avec ce merveilleux visage et ce merveilleux regard que lui ont mérité une pureté d'âme, une immense bonté dont le moindre de ses gestes rayonne. Il allait nous faire l'amitié de rester près d'une heure trois-quarts en notre compagnie.



Le temps d'une trentaine de chansons, récentes et anciennes, dont Pierre Nicolas, l'inséparable compagnon, souligne, avec sa contrebasse, le charme et la gravité.

Le temps de nous enchanter et de nous permettre de constater qu'il reste, au-delà des années qui passent et de sa célébrité qui ne cesse de grandir, égal à lui-même, à la fois dans son talent et surtout dans sa sincérité.

Et en écoutant ses chansons, marquées de cette poésie villonnesque où la délicatesse la plus exquise le dispute à la paillardise la plus drue; servies dans une langue dont la rigueur académique égale la succulence; devant les ovations enthousiastes qui lui furent faites, s'imposaient comme évidente conclusion ces phrases de René Fallet : « Le succès de Brassens n'est autre que la revanche des pauvres tirages actuels des ouvrages de poésie. » (1)

Certes, tous les poètes ne peuvent pas chanter et la poésie de la chanson, art public, ne peut être celle d'un Saint-John Perse. Il convient non pas de s'abaisser devant le public, mais de l'élever à vous par la plus directe et la moins malaisée des pentes.

C'est la gloire de Brassens d'avoir fait passer la rampe à ses émotions poétiques. C'est aussi un travail de géant. (1)

Charles MOULY.

La Dépêche du Midi
23 novembre 1966

(1) L'auteur de l'article a fermé les guillemets un peu vite : ses deux derniers paragraphes sont également des citations de René Fallet. Voir " Un poète qui descend dans la rue comme une émeute "

(5 décembre 1963 - Les Nouvelles Littéraires)

NDLR